

Les «évangéliques» en Picardie du XIX^e siècle à nos jours. Les gros bataillons du protestantisme

Évoquer le protestantisme dans l’Aisne et en Picardie ne va pas de soi, surtout pour la période contemporaine. Il y a bientôt cinq cents ans, le grand réformateur français Jean Calvin (1509-1564) marquait, certes, la Picardie de son empreinte, conjuguée à celle de son cousin, Olivétan (1506-1538), auteur de la première Bible française traduite à partir des textes originaux (hébreu et grec). Tous deux sont nés à Noyon, ville du département de l’Oise qui conserve aujourd’hui trace de leur mémoire au travers du musée Calvin¹. Mais la terre natale de ces grandes figures du début du protestantisme français est surtout réputée, sur le plan religieux, pour être le berceau du gothique et le creuset d’un catholicisme robuste et dominant. Alors, évoquer le protestantisme évangélique picard (minorité au sein de la minorité protestante) peut sembler assez incongru. Pourtant, à quelque distance des temples réformés qui, ça et là, rappellent le riche héritage de la Réforme entre Thiérache et confins de l’Île-de-France, des lieux de culte évangéliques se sont dressés dès le début du XIX^e siècle. Marqués par un accent particulier sur la conversion, la centralité de la Bible, la croix et l’engagement, ces protestants «évangéliques» font aujourd’hui partie du paysage, d’Amiens à Soissons, de Saint-Quentin à Château-Thierry. Leurs lieux de culte n’ont pas toujours cette patine du temps propre à beaucoup de temples réformés. Mais ils résonnent de prières et de prédications animées, d’autant plus que les Églises évangéliques qu’ils abritent sont généralement de type «professant», c’est-à-dire qu’on met l’accent sur la profession publique de la foi et sur l’engagement comme condition pour devenir membre, d’où une vie cultuelle et religieuse dynamique qui attire régulièrement l’attention des chroniqueurs régionaux.

Quatre coup d’œil permettent d’esquisser sommairement cette présence protestante très minoritaire en Picardie, mais active et repérable². Une nécessaire évocation du contexte de l’implantation protestante évangélique permet en premier lieu de comprendre les formes et les motifs d’un petit “réveil” protestant entre les années 1820 et 1850. Cette période fondatrice – ou refondatrice – pour le protestantisme picard, déboucha sur une phase de développement difficile, puis sur une lente diversification, jusqu’aux rives du milieu du XX^e siècle. Pour la période plus récente, on se limitera à quelques hypothèses en conclusion : les cinquante dernières années sont encore trop proches de nous, et trop peu défrichées aussi, pour autoriser une synthèse approfondie.

1. Musée Jean Calvin, place Aristide Briand, 60400 Noyon.

2. Ce texte reprend, en les élargissant, des développements de l’étude suivante : «Un siècle de protestantisme baptiste en Picardie : du “réveil” du milieu du XIX^e siècle à l’étage du milieu du XX^e siècle», *Bulletin de l’Association pour la sauvegarde du temple de Lemé*, n° 10, 2001, p. 46-60.

Le contexte d'une nouvelle implantation protestante en Picardie

Au regard des deux millénaires d'histoire que les Picards ont traversé, les protestants sont des tard venus. Que dire alors des protestants de type évangélique ! Dans l'histoire du protestantisme picard, ils n'apparaissent que dans les années 1830, c'est-à-dire hier.

Naissance de la Réforme en Picardie

Des siècles de sédimentation chrétienne ont contribué à façonner le paysage religieux picard tel qu'il apparaît au XIX^e siècle, au moment où les premiers protestants de type «évangélique» s'y implantent. Après les lents débuts de l'évangélisation, qui scellent une «tardive apparition du christianisme»³, la Picardie où s'expriment les premiers protestants évangéliques a connu une histoire médiévale très riche. Économiquement et politiquement, elle a vu s'affirmer un mouvement précoce de «communes» : «Toutes les agglomérations picardes deviennent des communes et cela très tôt», dès le XI^e siècle⁴, souligne Pierre Desportes. Elles prirent le relais des institutions de paix qui ont connu un succès tout particulier en Picardie⁵. Ces communes s'épanouissent alors que se dressent graduellement d'extraordinaires cathédrales gothiques, témoignages saisissants du dynamisme chrétien dans cette région-frontière du royaume de France. C'est à l'ombre de l'une d'entre-elles, à Noyon, au Sud de la Picardie, que Jean Calvin (1509-1564) a grandi au XVI^e siècle. Artisan principal, avec le moine allemand Martin Luther (1483-1546), du mouvement que l'on appellera «protestantisme», il se montra toujours attaché à sa province natale, qu'il appelait sa «*patria*» dans sa correspondance latine⁶.

Le fragile sillage picard de Jean Calvin

Le protestantisme ne s'est développé que très progressivement en Picardie, mille-cinq-cent ans après les débuts de la christianisation de la région. Parti d'une critique de la tradition catholique telle qu'elle s'était sédimentée à l'entrée du XVI^e siècle, le message de ceux qu'on allait appeler les «protestants» entendait se recentrer sur la Bible, «considérée comme unique source de légitimation»⁷, et sur le message de la Grâce souveraine de Dieu, seule source de Salut indépendamment des bonnes œuvres. En Picardie, hor-

3. Jacques Iselin, chapitre «La Picardie», *Histoire des Provinces de France*, t. III, Paris, Fernand Nathan, 1982, p.249.

4. Pierre Desportes, «Les communes picardes au Moyen Âge: une évolution originale», *Revue du Nord*, t. LXX, n° 277, avril-juin 1988, p. 265.

5. Cf. R.Fossier (dir.) *Histoire de la Picardie*, Toulouse, Privat, 1974, p. 136-137.

6. Cf. Bernard Cottret, *Calvin, Biographie*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1995, p. 21.

7. Cf. Jean-Paul Willaime, *La précarité protestante. Sociologie du protestantisme contemporain*, Paris-Genève, Labor et Fides, 1992, p. 13.

mis la figure exceptionnelle de Calvin, plusieurs personnalités se sont rapprochées des idéaux de la Réforme. On peut citer en particulier «l'Érasme français», l'humaniste Jacques Lefèvre d'Étaples, et ses disciples Gérard Roussel, Charles de Bovelles, François Vatable et Pierre de la Ramée. Le cousin de Calvin, Olivétan, natif lui aussi de Noyon, se distingua particulièrement par sa traduction de la Bible en français, en 1535, sur commande des Vaudois.

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Semblant vérifier l'adage évangélique, selon lequel «nul n'est prophète en son pays», le message réformateur mis en valeur par Jean Calvin, dont les échos allaient bientôt bouleverser Genève, l'Écosse presbytérienne et les horizons puritains du Nouveau Monde, dans le sillage du *Mayflower* et des Pères Pèlerins, eut peine à s'enraciner en terre picarde. Les raisons en sont multiples, mais aucune ne tint sans doute plus de place que la situation géographique de la région. Verrou sur la route de Paris, la Picardie constituait «une région-frontière où, depuis le Moyen Âge, se joue le sort du royaume de France»⁸. Jean-Marie Wiscart, dans un remarquable article sur les relations entre protestantisme et activité textile en Picardie du Nord à l'époque moderne, qualifie cette «terre de frontière» de «boulevard des invasions depuis des siècles»⁹. D'où la vigilance particulière des autorités monarchiques et de l'Église catholique face à ce qui passait pour une menace de déstabilisation protestante aux portes de Paris. L'historien lillois Pierre Deyon rappelle que «le catholicisme picard» n'a “jamais admis la tolérance de fait établie par l'Édit de Nantes.” (en 1598)¹⁰ Et le pasteur Louis Rossier, auteur, en 1861, d'une *Histoire des protestants de Picardie* centrée sur le département de la Somme¹¹, prétend même que le premier «protestant» (ou compagnon de route du protestantisme) brûlé en France aurait été Louis de Berquin, traducteur d'Erasmus et de Luther, mort sur le bûcher à Amiens dès 1529 (et non pas 1528 comme l'indique Rossier)... En réalité, il est précédé de trois ans, mais de trois ans seulement par deux «bibliens» de Meaux, Pavant et Matthieu Saulnier, brûlés le 28 août 1526¹², et de quatre ans par le premier martyr protestant attesté mort au bûcher, Jean Le Clerc, brûlé à Metz en 1525¹³. Dans la sinistre liste des provinces qui, l'une après l'autre, condamnent les protestants à mort, la Picardie catholique n'est pas la toute première : elle n'en est pas moins en pointe dans la lutte contre les «hérétiques».

8. Collectif, *Jean Calvin, guide du Musée*, Noyon, Société des Amis du Musée Jean Calvin de Noyon, 2000, p. 1.

9. Jean-Marie Wiscart, «Entre Bible et navette en Picardie septentrionale du XVI^e au XVIII^e siècle», *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, oct.-déc. 1999, p. 703.

10. Pierre Deyon, in Robert Fossier (dir), *Histoire de la Picardie*, op. cit., p. 299.

11. Louis Rossier, *Histoire des Protestants de Picardie*, Paris, Res Universis, 1990 (376 p.) (réédition du livre publié en 1861).

12. David El Kenz, *Les bûchers du roi. La culture protestante des martyrs, 1523-1573*, Paris, Champ Vallon, p. 40.

13. D. El Kenz, op. cit., p. 10.

Clandestinité, persécutions puis réintégration

Après l'Édit de Fontainebleau, qui révoque l'Édit de Nantes en 1685, les temples protestants disparurent en Picardie. Vint alors le temps des discriminations, des persécutions, du «désert» et de la clandestinité pour certains (rôle notamment du lieu-dit de la Boîte à Cailloux près de Hargicourt¹⁴). Aux XVII^e et XVIII^e siècles, de petits groupes protestants picards peu encadrés se maintinrent, traversant deux siècles de tribulations sans perdre complètement leur identité, grâce, en particulier, à la proximité de la frontière du Nord, qui permit un mouvement de va-et-vient entre le Nord, la Picardie et les «Églises de la barrière» (Tournai par Cambrai, Saint-Amand et Lecelles) pour maintenir un semblant de légalité aux actes de la vie courante des réformés (mariage, baptêmes). Quelques pasteurs continuent, durant cette période, à prêcher «sous la croix», à l'image de Gardien Givry qui sillonne les écarts restés protestants de la Thiérache à Sedan¹⁵. La Thiérache se montre alors particulièrement attachée à maintenir sa présence protestante. Au nord de l'Aisne, cette terre vallonnée, isolée, à l'écart des grands axes, dessine – toutes proportions gardées – le profil de «Cévennes de Picardie», endurante à préserver l'héritage protestant reçu¹⁶.

C'est seulement dans la foulée du Concordat et des articles organiques (1801-1802) que le protestantisme a été réintroduit officiellement, après les troubles révolutionnaires. Dans toutes les régions de France, les rescapés des persécutions vivent alors l'expérience de la «réintégration», bien décrite par l'historien André Encrevé¹⁷. Grâce au statut «reconnu» du culte réformé, les temples ont pu retrouver leur place dans le paysage picard. Le XIX^e siècle, en Picardie comme ailleurs, constitue le temps où les protestants français peuvent enfin «toucher terre», selon la belle expression de Cécile Souchon¹⁸. À Bohain, Château-Thierry (Monneaux), Esquehères, Flavy-le-Martel, Fresnoy-le-grand, Grougis, Hannapes, Hargicourt, Landouzy, Lemé, Nauroy, Parfondeval¹⁹, Saint-Quentin... et dans quelques autres communes, les lieux de culte réapparaissent dès la première moitié du XIX^e siècle. C'est dans ce mouvement de réintégration du protestantisme dans la société picarde que se situe l'implantation protestante évangélique proprement dite. Celle-ci doit être partiellement distinguée du «retour»

14. Cf. Jacques Mannier, «La boîte à Cailloux», *Fascicule de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 1931, 6 pages.

15. Cf. Emmanuel-Orentin Douen, *Essai historique sur les Églises réformées du département de l'Aisne*, Quincy-Saint-Quentin, 1860, p. 103 et sqq.

16. Voir l'incontournable Paul Beuzart, *Le Protestantisme en Thiérache (Haute Picardie) depuis les origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Champion, 1930.

17. André Encrevé, *Les protestants en France de 1800 à nos jours. Histoire d'une réintégration*, Paris, Stock, 1985.

18. Cf. Cécile Souchon, «Toucher terre: les Protestants de l'Aisne et leurs lieux de culte au XIX^e siècle», *Graines d'Histoire, La mémoire de l'Aisne*, n° 5, mars 1999, p. 2-10.

19. Sur Parfondeval, voir la monographie de Paul Beuzart, *Parfondeval en Thiérache. Une petite Église protestante en Picardie pendant quatre siècles (1524-1942)*, Thouars, Imprimerie Nouvelle, 1942 (176 p.).

réformé. Les protestants qui relèvent du système du Concordat et qui se rattachent à l'Église réformée sont héritiers d'une histoire séculaire sur le sol picard. Ce n'est pas forcément le cas pour ceux qu'on appelle aujourd'hui communément «les évangéliques». Leur identité religieuse s'appuie, certes, sur les héritages protestants locaux (d'anciens réformés deviennent par exemple évangéliques), mais apparaît aussi comme nouvelle en Picardie. D'un côté, un protestantisme hérité, traumatisé par la clandestinité dans laquelle il a dû se maintenir, de l'autre, un protestantisme de convertis, sans patrimoine, mais décidé à grandir.

Le contexte du réveil protestant et de l'arrivée baptiste

Qui sont ces protestants évangéliques ? *Stricto sensu*, ils correspondent à des protestants qui placent au centre l'idée de la conversion, la normativité de la Bible, «Parole de Dieu», le thème de la croix et l'engagement²⁰. Leur socialisation s'effectue dans des Églises de professants, que l'on peut aussi qualifier d'Églises de militants, où l'activité d'évangélisation tient une place importante. Issus, en règle générale, des mouvements de «réveil» qui scandent l'histoire protestante depuis le XVII^e siècle, ils se rattachent à des dénominations différentes, car le courant évangélique est transconfessionnel. Ils peuvent être méthodistes, baptistes, libristes, pentecôtistes ou autres. Une grande variété d'Églises protestantes se rattachent à la mouvance évangélique.

Lorsque cette dernière s'implante en Picardie au début du XIX^e siècle, elle s'inscrit dans la dynamique du Réveil protestant, qui touche alors toutes les Églises, à commencer par les Églises réformées, notamment en Thiérache. Chez les protestants, les «réveils» définissent des périodes où la vie religieuse individuelle et collective est fortement redynamisée, au travers de conversions, d'engagements renouvelés, d'Églises et d'œuvres créées. La Picardie, comme d'autres régions françaises, a été le théâtre d'au moins un «réveil» de ce genre. Débuté à la fin des années 1810, il s'inscrit dans le mouvement plus général qui secoue alors le protestantisme européen, à partir de Genève et des îles britanniques, et qui déclenche une vaste dynamique missionnaire portée par de nouvelles organisations, sociétés bibliques et réseaux de colportage. Ce Réveil protestant a largement débordé du terrain «évangélique» tel qu'on le définit aujourd'hui. Il touche tout le protestantisme, à commencer par le protestantisme concordataire qui se réintègre au tissu socioreligieux picard depuis le début du XIX^e siècle. Les communautés réformées de Thiérache illustrent ce large impact du Réveil.

Mais en tant que courant distinct, porté par des Églises de professants, c'est essentiellement au travers des baptistes qu'on la repère. Ces baptistes sont des nouveaux venus protestants très actifs dans l'évangélisation, qui font rapidement parler d'eux dans certaines gazettes de la région. Leur principale particula-

20. Ces quatre critères renvoient au fameux «quadrilatère Bebbington», du nom de l'historien britannique qui les a élaborés. Voir David W. Bebbington, *Evangelicalism in Modern Britain: A History from the 1730s to the 1980s*, London, Unwin Hyman, 1989, p. 2-17.

rité est de se montrer très attachés au baptême par immersion du converti. Pour eux, la Bible, seule référence religieuse, les invite aussi à rompre les liens structurels entre les Églises et l'État et à limiter au minimum la centralisation et la bureaucratisation de l'Église : ils sont donc favorables à l'autonomie des Églises locales, selon un principe que l'on appelle « congrégationaliste ». Par ailleurs, ils revendentiquent un christianisme personnel et militant : chaque chrétien, selon eux, doit être un croyant convaincu. C'est pourquoi, comme tous les « évangéliques », ils valorisent la conversion, qui doit obligatoirement précéder le baptême par immersion. Pour les baptistes, le nourrisson ne peut se convertir, ne peut décider une option religieuse. C'est donc lui faire violence que de lui administrer un rite baptismal qui ne correspond à aucune demande de sa part. Par conséquent, les baptistes militent pour le baptême demandé par le croyant, qu'il soit préadolescent, adolescent ou adulte.

Né au début du XVII^e siècle en Hollande et en Angleterre (sous l'impulsion de John Smyth et de Thomas Helwys), le baptême constitue aujourd'hui une des branches les plus importantes du protestantisme mondial²¹. Des personnalités aussi marquantes que le Prix Nobel Martin Luther King, l'évangéliste Billy Graham ou les présidents américains Harry Truman, Jimmy Carter ou Bill Clinton, sont baptistes. Mais au début du XIX^e siècle, au moment où les baptistes s'implantent en France et en Picardie, on les connaissait très peu.

La France fut le premier pays d'Europe continentale où ils s'implantèrent, sous l'impulsion de dynamiques locales et de soutiens missionnaires extérieurs (anglo-saxons essentiellement). Leur implantation dans le royaume de Louis XVIII, effectuée à partir de 1810-1820 dans le Nord (autour d'Orchies), puis un peu plus tard à Paris, en Bretagne (Morlaix), en Alsace et... en Picardie, suscita l'étonnement, les questions²². Plus tard, le développement d'autres « évangéliques », des Églises de frères, des pentecôtistes, des charismatiques et autres, provoqua les mêmes interrogations. D'où viennent ces nouveaux protestants ? Quelles sont leurs activités ? L'affirmation d'un petit réveil évangélique picard, qui s'est déployé entre les années 1820 et 1850 environ, ouvre une lucarne sur ces nouvelles Églises évangéliques.

21. *Stricto Sensu*, on peut estimer à environ 52 millions le nombre de baptistes dans le monde en l'an 2008, dont la majorité sont regroupés dans l'Alliance Baptiste Mondiale. Il est possible de multiplier ce montant par un coefficient compris entre deux et trois (pour intégrer les non-baptisés qui font partie des assemblées : enfants, adolescents, adultes non-baptisés par immersion) pour avoir une idée du total des fidèles.

22. Cet étonnement est moins vif à l'horizon des années 2000. En effet, les baptistes apparaissent alors bien intégrés à la société française. Ils constituent un groupe de plus de 40 000 personnes, répartis en trois ensembles (Fédération baptiste - rattachée à la Fédération Protestante de France, Association Baptiste, baptistes indépendants). Voir Sébastien Fath, *Une autre manière d'être chrétien en France. Socio-histoire de l'implantation baptiste en France (1810-1950)*, Genève, Labor et Fides, 2001, et *Les baptistes en France (1810-1950), Faits, dates et documents*, Cléon d'Endran, Excelsis, 2002.

Un petit «réveil» évangélique picard (1820-1846)

En une génération, trois importantes communautés baptistes s'affirment dans la première moitié du XIX^e siècle : deux dans l'Aisne, à Chauny et à La Fère, une dans l'Oise à Saint-Sauveur. Elles comptent au total autour de 350 fidèles au milieu du XIX^e siècle, essentiellement issus de la population catholique. C'est très peu à l'échelle de la Picardie. Mais à l'échelle du protestantisme picard, reparti presque de zéro au début du XIX^e siècle, c'était significatif. Comment expliquer l'émergence de ces nouvelles Églises protestantes ? Les particularités du cadre sociogéographique ont joué leur rôle.

Une zone de contact longtemps touchée par la pauvreté

À la sortie des temps révolutionnaires, la Picardie se situe entre deux pôles urbains importants. Les villes du Nord, Lille et ses environs, déjà passablement industrialisés, et l'ogre parisien. Il s'agit d'un espace agricole de contact, voie de passage sur le chemin de la capitale, qui se caractérise par une relative pauvreté. Pauvreté, c'est-à-dire manque de numéraire, maisons mal équipées, sans autres meubles souvent que le lit et une armoire, surpopulation, disettes, parfois. Dans les forêts de Compiègne et de Saint-Gobain, on chasse encore le loup²³. Cet espace a directement subi les troubles de la Révolution et de l'Empire. La période révolutionnaire a marqué une rupture profonde dans l'histoire agraire de la région. En 1789, par exemple, «la propriété ecclésiastique dépasserait 28 % des terres du Laonnois ! [...] un record dans la France d'Ancien Régime»²⁴. Avec la sécularisation des biens du clergé, avec la vente des nombreuses terres d'Église, «les campagnes s'affranchissent de la tutelle urbaine et voient naître une véritable bourgeoisie rurale»²⁵, mais cette bourgeoisie est ensuite passablement mise à mal par les guerres de l'Empire. La période 1814-1815, avec les violents combats qui opposent les troupes impériales aux alliés, malmène sévèrement la région. Il lui faudra plusieurs années avant de reconstituer une stabilité patrimoniale.

La propriété foncière, concentrée dans les mains de quelques-uns, laissa, jusqu'en 1870, se maintenir une pauvreté rurale rendue par plusieurs indicateurs. L'Aisne et la Somme tenaient au XIX^e siècle, si l'on en croit Parent-Duchatelet, grand médecin de l'hôpital de la Pitié, cité par Jean Vidalenc²⁶, une place de premier choix dans le recrutement de la prostitution parisienne. Signe de pauvreté évident, assurément, mais aussi de surcharge démographique, sous la Monarchie de Juillet, pour ces départements ruraux du nord de Paris. Cette surcharge démo-

23. Soixante-dix-neuf loups ont été tués en 1832 dans le département de l'Aisne, cf. Michel Bur (dir.), *Histoire de Laon et du Laonnois*, Paris, Privat, 1987, p. 226.

24. Michel Bur (dir.), *op. cit.*, p. 189.

25. *Ibid.*, p. 187.

26. Jean Vidalenc, *Le peuple des campagnes, la société française de 1815 à 1848*, Paris, Marc Rivière, 1970.

graphique qui oblige à l'émigration vers Paris de populations rurales miséreuses, dont ces femmes de Picardie contraintes de faire commerce de leur corps, est l'un des traits majeurs de la région. Elle s'inscrit dans une réalité plus globale: les campagnes françaises du XIX^e siècle sont toutes marquées, d'une manière générale, par la surpopulation. Rien ne serait plus dangereux que de raisonner à partir des schémas d'exode rural propres au XX^e siècle. Les villages, les bourgs, les petites villes rurales craquent sous toutes leurs coutures, les campagnes regorgent d'une population dynamique qui, à côté des activités agricoles, s'essaye avec bonheur, de longue date, à l'industrie rurale et à l'artisanat.

Une étude du géographe Philippe Pinchemel sur les campagnes picardes (un peu décevante malgré son ambition sérieuse, alors audacieuse, car ne se rapportant qu'à trois cantons d'un même département) souligne cette diversité. Il insiste sur «la grande souplesse du milieu rural au milieu du XIX^e siècle, souplesse à laquelle les villages du XX^e siècle ne nous ont pas habitués. Grâce à une forte population, grâce à un éventail de professions beaucoup plus ouvert que de nos jours, grâce, surtout, à une structure économique qui permettait une (activité) professionnelle complémentaire au sein de chaque famille, le village avait une grande puissance de résistance aux transformations économiques»²⁷. Les activités agricoles restent encore largement dominantes, tendant vers une meilleure organisation des cultures, mais d'autres activités se font jour. L'adaptabilité que souligne Pinchemel se marque notamment par une industrialisation progressive et durable de l'axe de l'Oise, depuis le carrefour Chauny-La Fère (où s'installent précisément les principales communautés baptistes) jusqu'à la limite de la région d'Île-de-France, comme le souligne Pierre Flâtres²⁸. L'industrialisation croissante de la Picardie, et l'essor de l'activité sucrière, productrice de hauts revenus (on disait à l'époque, «gagner de l'argent comme un sucrier»²⁹) induisent, au cours du siècle, une hausse assez sensible du revenu moyen des habitants. Caractérisée par sa pauvreté vers 1830, la Picardie n'est plus à la traîne vers 1870, même si l'existe de forts contrastes micro-régionaux, les plaines sucrières de l'Aisne ou la région d'Amiens bénéficiant davantage d'une prospérité naissante que les collines de Thiérache.

Essor économique, déficit d'encadrement catholique

Cet essor économique se situe dans un contexte où le religieux reste encore très prégnant. Bastion d'un catholicisme solidement implanté et remarquablement restructuré après les guerres de l'Empire, la Picardie du XIX^e siècle vit au rythme des cloches paroissiales. Il faut souligner, cependant, une désaffection progressive qui trouve ses origines dans les conséquences de la Révolution de 1789. Région fortement marquée, au XVIII^e siècle, par l'emprise foncière de l'É-

27. Philippe Pinchemel, *Structures sociales et dépopulation rurale dans les campagnes picardes de 1836 à 1936*, Paris, Armand Colin, 1957, p. 206.

28. Pierre Flâtres, *Atlas et géographie du Nord et de la Picardie*, Paris, Flammarion, 1980.

29. M. Bur, *op. cit.*, p. 237.

glise catholique, la Picardie a souffert, au XIX^e siècle, d'un brutal retour de balancier, et la répression révolutionnaire, soutenue, dans une certaine mesure, par la population soucieuse de se libérer de l'emprise de l'évêque et des abbés, a entraîné un recul notable des positions traditionnelles du clergé. Ainsi, en 1828 comme en 1885, l'Aisne et l'Oise figurent dans la catégorie des départements qui comptent plus de 10 % de paroisses vacantes³⁰. La Somme, quant à elle, passe en 1885 sous la barre des 10 %, mais n'en a pas moins connu aussi un certain sous-encadrement religieux des populations. Ce climat, qui voit la puissance séculaire du clergé s'effriter, ne rappelle-t-il pas celui du Limousin où les défaillances des curés, leurs tendances conservatrices, poussa certains villages à se tourner vers les protestants ? Dans le cas limousin – étudié par Jean Baubérot³¹ – comme dans le cas picard, c'est dans des campagnes dynamiques, socialement remodelées par les conséquences de la Révolution et souffrant d'un certain déficit d'encadrement catholique, que le petit «réveil» protestant a pu trouver terreau où s'épanouir.

Trois nouvelles communautés baptistes dans la vallée de l'Oise

Dès les années 1810, avec le pasteur Jean De Visme (1760-1819), que Jean-Marie Wiscart considère à juste titre comme un Antoine Court³² du Nord et de la Picardie³³, l'influence du réveil se signale dans les vieux terroirs protestants du Vimeu, de Thiérache, de Saint-Quentin. Mais c'est surtout à partir du début des années 1820 que les premiers colporteurs d'évangélisation sillonnèrent les chemins picards, venus surtout du nord de la France où commence dans le même temps à se développer un «baptême originel» (autour de Nomain, Berry, Reumont en particulier). L'œuvre d'évangélisation, menée par des hommes prêts à aller jusqu'au bout de leurs convictions, touche plusieurs paroisses réformées, où elle rencontre un accueil variable, allant de la bienveillance à l'hostilité, comme à Hargicourt et à Templeux-le-Guérard, aux confins de la Somme et de l'Aisne. Entre les «pro» et les «anti» réveil, les tensions sont parfois vives. Les disparités, les tensions s'expliquent aussi par les écarts sociaux : entre les riches bourgeois protestants de Saint-Quentin (Le Fizeaux, Cottin, Fromaget, Joly), pionniers de l'industrie cotonnière, et les misérables tisserands anonymes attelés à leur métier à tisser, leur «bistanclac», il y avait un monde.

Le champ baptiste, tout nouveau, n'est pas marqué, lui, par ces états d'âme. Socialement assez homogène, «dans le peuple»³⁴, il est le théâtre d'une

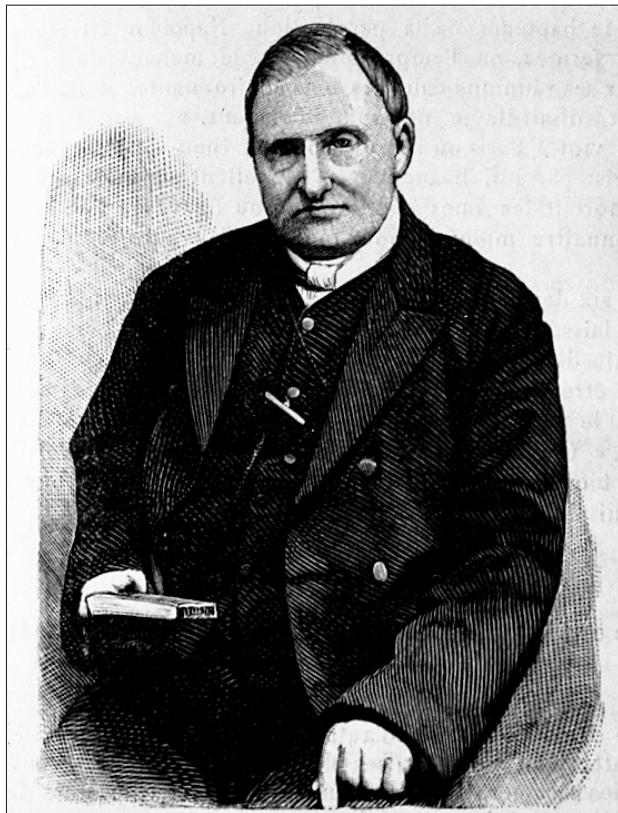
30. Claude Langlois, in René Rémond et Jacques Le Goff (dir.), *Histoire de la France religieuse*, t. III, Paris, Seuil, 1991, carte p. 315.

31. Jean Baubérot, *L'évangélisation protestante non-concordataire en France et les problèmes de la liberté religieuse au XIX^e siècle: la Société Évangélique de 1833 à 1883*, thèse de troisième cycle, Paris, Université de Paris-Sorbonne, 1966.

32. Antoine Court (1696-1760) est le principal réorganisateur des Églises réformées des Cévennes, entre 1715 et 1744 (date du premier synode du Désert).

33. Jean-Marie Wiscart, «Entre Bible et navette en Picardie septentrionale : XIX^e siècle, le renouveau», *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, oct-déc. 2000, p. 743.

34. *Ibid.* p.767.



Victor Lepoids (1817-1890), pasteur à Chauny
(coll. part., cliché S. Fath).

évangélisation continue. Ce colportage, qui se déploie essentiellement dans l'Aisne et dans l'Oise, est caractérisé par une relative cohésion dans ses objectifs : il s'agit avant tout de construire de nouvelles communautés protestantes de convertis. Cette évangélisation se développe d'abord à partir de Genlis (Aisne), ancien nom de Villequier-Aumont, et de Manicamp, puis touche Chauny et La Fère (Aisne), dans les années 1830, grâce à l'œuvre, en particulier, d'une femme colporteur, Esther Carpentier, et d'un pasteur évangéliste originaire d'Orchies (Nord), Jean-Baptiste Crétin (1813-1893). Dans la foulée de ce travail pionnier, un jeune instituteur lillois converti issu du catholicisme, Victor Lepoids (1817-1890), prend le relais, travaillant à recréer une communauté protestante, évangélique et baptiste, dans la ville de Chauny.

Résistances et essaimages

Les représentants de l'Église catholique ne voient pas du tout cette implantation d'un bon œil ! On proteste, on écrit à l'évêque, qui écrit au ministre.... L'œuvre d'évangélisation protestante était difficile, dans un contexte où la liberté religieuse reste fragile. Depuis la Révolution française et l'Empire, par le Concordat

et les articles organiques³⁵, les protestants réformés et luthériens avaient certes retrouvé un droit de cité en France, mais il était un peu limité, car entre la législation et la pratique sociale demeuraient certains décalages. Par ailleurs, des bornes législatives assez strictes étaient posées au droit de réunion, et d'une manière générale au prosélytisme. Ces limites jouaient particulièrement pour des protestants de type «évangélique», car ceux-ci étaient souvent des protestants dits non-concordataires (ou «non-reconnus»), pour trois raisons : d'abord, ils n'auraient pas pu souscrire aux articles organiques de 1802 qui régissent les relations entre l'État et les protestants «officiels» au début du XIX^e siècle, car ils n'étaient pas encore présents en France. Ensuite, parce que les nouvelles communautés créées ne tiennent parfois pas à un soutien étatique, demandant simplement la liberté de mouvement. Enfin, parce qu'elles perturbent l'ordre social en ralliant des convertis (qui quittent donc généralement le catholicisme), ce qui n'incline pas l'autorité à les reconnaître. Pourtant, bien des colporteurs se risquent sur les chemins de Picardie pour diffuser l'Évangile, en «version protestante».

«L'œuvre rencontrait beaucoup d'opposition, mais elle prospérait», écrit Jean-Baptiste Crétin dans son journal à propos des années 1837-40.³⁶ Un jeune témoin, que l'on peut définir comme un réformé de sensibilité plutôt «évangélique», a laissé une description saisissante de ses activités sur les chemins de l'Aisne, dans les années 1830. Eugène Casalis décrit ainsi ses visites dans le département :

«On prêchait, on présidait des réunions de prières et de chant à raison d'une fois au moins par jour, après de fatigantes courses à travers des chemins vicinaux inqualifiables, vraies fondrières, où quelquefois les chevaux de roulage ou de labour s'empêtraient jusqu'au poitrail. Un samedi soir, je roulaï dans des boues blanches aussi glissantes que du savon et me mis dans un tel état qu'arrivé chez le diacre qui m'attendait, il fallut mettre dans un chaudron, et rincer comme du linge sale, mon frac, mon gilet et mon pantalon noirs. Si du moins nous eussions trouvé de temps en temps quelque aliment fortifiant pour réconforter un peu nos jeunes estomacs; mais les pauvres villageois de cette partie de la Picardie ne savaient que tisser et malheureusement ne tissaient pas toujours. Peu de poules dans leur basse cour, pas un jambon suspendu aux solives de leur cuisine. Quelques pommes de terre, une soupe fort maigre, le plus souvent mangée à la gamelle, force prunes mal mûres, cuites au naturel, c'est à peu près tout ce qu'ils avaient à nous offrir, sauf lorsque nous tombions sur une de leurs fêtes appelées *ducasses*, où l'on se régalait de flans. Depuis lors, les

35. C'est par les articles organiques de la loi du 18 germinal an X (8 avril 1802) que les deux confessions réformée et luthérienne sont officiellement reconnues, et leurs pasteurs sont désormais rétribués par la puissance publique.

36. Jean-Baptiste Crétin, *Notes sur les origines du baptême*, sd, doc. dactyl. par Jacques-E. Blocher (10 p.), p. 6-7.

chooses ont bien changé chez eux. Ils méritaient mieux, car c'étaient de fort braves gens et ce qu'ils avaient, ils le donnaient de bon cœur. Si notre homme extérieur était en souffrance, nous avions de douces compensations dans nos entretiens avec ces villageois. Il y avait beaucoup de piété parmi eux. La Bible leur était familière et souvent en assistant à leurs discussions, je me suis demandé si Calvin n'avait pas laissé quelque chose de son génie théologique dans l'air de sa province natale.»³⁷

C'est dans les mêmes fondrières, visitant les mêmes villageois de l'Aisne (mais en travaillant généralement plus au sud que le jeune Casalis) que les baptistes ont formé, dans les années 1840, le premier pôle évangélique picard (au sens strict), avec un groupe d'environ 350 fidèles³⁸, quasiment tous d'ancien catholiques. Ce premier pôle évangélique picard se répartit en deux branches, l'une autour de Chauny, Genlis, Manicamp, avec le pasteur Victor Lepoids, l'autre autour de La Fère-Servais avec le pasteur débutant Irénée Foulon (1824-1885). Un troisième pôle, plus restreint, se développe alors autour de Verberie et Saint-Sauveur, plus au sud (Oise). L'Amiénois et la côte picarde ne sont alors pas encore atteints par ces évangélisateurs. Il faut rappeler quelques proportions : on compte alors environ un protestant évangélique picard pour plus de 3 000 catholiques³⁹. L'article récent de Cécile Souchon sur les protestants de l'Aisne au XIX^e siècle ne mentionne d'ailleurs pas ces premiers protestants évangéliques baptistes, signe du brouillard qui entoure leur itinéraire en Picardie.

Les conversions au christianisme dans sa version protestante et évangélique ont été le fruit de la distribution de la Bible et de traités, de conversations répétées avec les gens intéressés par l'Évangile. Mais elles ont aussi, et peut-être surtout résulté d'un témoignage quotidien au travers des sociabilités fraternelles mises en place entre les nouveaux convertis. Des liens nouveaux se tissent, où l'action sociale, «caritative» joue son rôle : c'est ainsi grâce à ses talents d'instituteur que le pasteur Victor Lepoids, à Chauny, a pu donner des cours de lecture et de mathématiques gratuits à de nombreux ouvriers, en particulier de la manufacture des Glaces de Saint-Gobain. Le dévouement et la prédication de Victor Lepoids auprès des ouvriers de la manufacture et de la population n'a pas été étranger aux dizaines de conversions qui peu à peu étoffent le premier groupe baptiste chaunois. Cette œuvre d'évangélisation n'était pas le fruit du hasard : elle répondait à une politique délibérée de développement en France, soutenue par des missions (américaine et britannique dans le cas baptiste). Sans cet appui, Victor

37. Eugène Casalis, *Mes souvenirs* (nouvelle édition), Paris, Société des missions évangéliques, 1922, p. 54-55.

38. Dont 113 baptisés par immersion, les autres se rendant assidûment aux réunions et pouvant être comptés comme «baptistes», d'un point de vue extérieur. Cf *36th Annual Report de l'American Baptist Missionary Union*, Boston, 1850, p. 81-82.

39. Dans le cas de l'Aisne, «en 1851, le département de l'Aisne ne renferme que 4 750 protestants contre 55 4000 catholiques». Paul Gerbod, in R.Fossier (dir.), *Histoire de la Picardie*, op. cit., p. 373.

Lepoids n'aurait pu exercer un ministère durable dans la région de Chauny, en l'absence de rémunération de la part de l'administration des cultes. Il faut aussi rappeler que le «réveil» protestant, sur le continent européen, se traduit alors par le développement de multiples organisations visant à imprimer et diffuser la Bible, encourager la prédication, la mission, l'édition. Le micro «réveil» évangélique picard des années 1820-1850 est donc porté par un contexte européen et international dont profitent les baptistes ainsi que des paroisses réformées «réveillées» comme Hargicourt, dans la Somme, ou Lemé, en Thiérache, d'où rayonne une œuvre de réimplantation réformée en direction de Landouzy, Parfondeval, Esqueheries, Hannappes, Floyon.

Une dynamique revivaliste qui touche les réformés comme les baptistes

C'est toute une dynamique revivaliste régionale qui se développe peu à peu. Loin de ne toucher que les baptistes, elle marque aussi, et peut-être d'abord, les réformés déjà présents, même si ces derniers réagissent en ordre dispersé, entre partisans et adversaires du Réveil. Il faut souligner le caractère trans-confessionnel de ce mouvement. Pour les protestants, les étiquettes confessionnelles sont secondaires, *a fortiori* pour les «évangéliques» qui placent au premier plan la conversion. Sous la bannière du Réveil, les relations d'une confession à l'autre sont nombreuses. Un François Lemaire, par exemple, pasteur baptiste dans l'Oise, est un pur produit du protestantisme réformé de tendance évangélique de Thiérache (Esquehères), tandis qu'Esther Carpentier, femme colporteuse au service de l'évangélisation baptiste, vient du revivalisme réformé d'Hargicourt. Bousculant les frontières confessionnelles, cet élan de renouveau protestant circule donc d'un milieu ecclésial à l'autre, et tisse des liens entre les «concordataires», ou «nationaux» (réformés, héritiers des premiers protestants picards) et les «non-concordataires» ou «dissidents», à savoir ces baptistes si actifs dans l'évangélisation.

Ainsi, Antoine Colani (1783-1844, on orthographiait à l'époque Colany), pasteur réformé originaire des Grisons, figure marquante du Réveil réformé à Lemé entre 1811 et 1844, n'hésite pas à développer des contacts féconds avec les baptistes entre la fin des années 1820 et le début des années 1840. Il appartenait (contrairement à son collègue d'Hargicourt, M. Matile) au courant revivaliste. Il rencontra à diverses reprises ces baptistes, dont il fut relativement proche, partageant leur ardeur à évangéliser⁴⁰. Théophile Poulain, jeune apprenti pasteur baptiste de l'assemblée de Reumont, travailla même quelques temps à Lemé auprès de lui, avant de rejoindre Guillaume Monod, comme suffragant, à l'Église réformée de Saint-Quentin. Ce «réveil» protestant déboucha notamment sur la construction d'un premier temple baptiste à Genlis (Nord), dès les années 1830, puis

40. Il joua «un rôle de premier plan» dans la création de la Société des Missions Évangéliques de Paris. Voir Jean Bianquis, *Les origines de la Société des Missions Évangéliques de Paris*, 1822-1830, t. II, Paris, Société des Missions Évangéliques, 1931, p. 10 et sqq.

surtout par l'édification d'un temple en pleine ville de Chauny en 1850, à la faveur de la libéralisation impulsée par la Seconde République.

Dans l'Amiénois et plus globalement dans la Somme, durant cette période, on ne compte encore aucun «évangélique» de type professant, mais le réveil s'y manifeste néanmoins au travers de l'œuvre du pasteur Laurent Cadoret, proche de la tendance évangélique, qui redonne vie aux restes de présence huguenote, parvenant à dresser plusieurs petits temples à Harponville, Contay, Heucourt, Toutencourt, Warloy-Baillon, Vraignes, Inval. En 1845, un temple est enfin dressé à Amiens, rue de Metz, avec 80 fidèles dont les 3/4 sont britanniques⁴¹. Cette phase de réveil, qui dura un quart de siècle pour s'achever environ au milieu du XIX^e siècle, déboucha sur une étape cruciale : celle des discriminations redoublées et, ponctuellement, des persécutions. Cette période, marquée par des temps difficiles puis une période d'atténuation de 1865 à 1900, peut être caractérisée comme celle de la consolidation dans les difficultés.

Une consolidation dans les difficultés (1846-1900)

C'est peu avant le milieu du XIX^e siècle que les protestants évangéliques picards de confession baptiste ont été confrontés à leurs premières difficultés sérieuses avec les autorités locales. Ces problèmes n'ont pas été les seuls dont furent victimes les protestants picards au XIX^e siècle. Mais leur ampleur, et l'abondance de la documentation disponible pour les éclairer invite à s'arrêter brièvement sur ces événements. Après une vingtaine d'années d'évangélisation encore discrète, les effets du petit «réveil» dont ils étaient les acteurs avaient attiré l'attention de certains notables, courroucés de voir le quasi-monopole catholique battu en brèche par une «secte» protestante inconnue et suspecte. Ces remous et protestations débouchèrent sur une série de trois procès mettant en cause les baptistes de l'Aisne, pour cause de réunion non-autorisée et de trouble porté à la «paix des familles». Imputables à une «plainte de Mgr l'évêque de Soissons»⁴², ces procès firent grand bruit en Picardie, de Chauny à Amiens.

Les procès des baptistes de l'Aisne (1846-48)⁴³

Aimé Cadot (qui succéda à Lepoids, en 1863, comme pasteur baptiste de Chauny) les résume en ces termes, soulignant que les poursuites attirèrent sur les baptistes

41. Cf. J.-M. Wiscart, *art. cit.*, p.755-756.

42. Arch. nat., F/19/10926, *Lettre du parquet de la Cour Royale d'Amiens au Garde des Sceaux*, 24 novembre 1846 (2 p.)

43. Pour une étude beaucoup plus détaillée sur ces procès, voir ces deux articles : S.Fath, «La tolérance religieuse en question il y a 150 ans : les procès des baptistes de l'Aisne (1846-48)», *Mémoires de la Fédération des sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, t. XLIV (1999), p. 67-84, et S.Fath, «La politique religieuse de la Monarchie de Juillet et du Second Empire : l'exemple des baptistes de l'Aisne», *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. 147, n° 5, juil-sept, 2001, p. 475-501.

«les sympathies encourageantes de chrétiens pieux, appartenant à l’Église évangélique de France, et entre autres, celles du Secrétaire de la Société des Intérêts généraux du Protestantisme, et celle du Rédacteur des Archives du christianisme, M. le pasteur Monod. Condamnés, nos frères Lepoids et les autres en appelèrent du tribunal de Laon à celui d’Amiens. Mais (...) quoique noblement défendus par M. Henri Lutteroth, beau-père de M. Waddington qui fut conseiller général de l’Aisne, député et ministre, et par M. de Brouard, avocat du barreau de Paris, leur condamnation fut confirmée, le 25 mars 1847, dans la capitale de la Picardie. Ils portèrent leur cause devant la Cour de Cassation, où ils furent défendus par M. le comte Jules Delaborde, fils d’un général du Premier Empire. Mais, ce tribunal suprême confirma, le 7 janvier 1848, le jugement de la cour royale d’Amiens. Donc, il n’y avait plus d’espoir : il fallait céder, il fallait souffrir.»⁴⁴

Cependant, ces péripéties⁴⁵ prirent fin avec l’éclaircie de la Seconde République, proclamée lors des journées de février 1848, en dépit des ultimes efforts d’Odilon Barrot, député de Chauny (Aisne), pour maintenir le régime⁴⁶. Nouveau régime, nouvelle politique religieuse : la condamnation fut cassée. Mais les difficultés reprirent de plus belle avec la proclamation du Second Empire. Avec l’arrivée de Napoléon III au pouvoir, tous les protestants de France, y compris ceux qui bénéficiaient du régime privilégié du Concordat – ce qui n’était pas le cas des baptistes – furent soumis à certaines restrictions dans leur liberté religieuse, dès lors qu’ils participaient de près ou de loin à une activité d’évangélisation.

En Picardie, ce sont principalement les baptistes qui défrayèrent la chronique des entraves à la liberté religieuse, dans la mesure où leur évangélisation très active, en direction des catholiques, suscitait des réactions très vives. Les autres protestants, du reste peu nombreux, restent alors assez discrets dans leur prosélytisme. Ils se consacrent surtout à consolider l’existant, et à rassembler leurs coreligionnaires dispersés, à l’image de ce que tenta Scipion Mourgues, riche manufacturier d’Amiens qui accueille des ouvriers de Doullens dans son oratoire,

44. Aimé Cadot, *Notes et récits sur les origines des églises baptistes du Nord*, Mont-sur-Marchienne, 1907, p. 73.

45. Le pasteur Aimé Cadot, qui succéda à Victor Lepoids pour conduire l’Église baptiste de Chauny, voulut garder la mémoire de cette histoire et en fit le récit assez détaillé dans son ouvrage de souvenirs, *Notes et récits*. Il fit aussi graver une plaque commémorant cette affaire, qui laissa une trace vive dans la mémoire protestante de l’Aisne contemporaine. Cette plaque est encore bien visible dans la salle des annexes du temple baptiste de Chauny. Ce temple est toujours en activité au début du XXI^e siècle (son assemblée, conduite par le pasteur Lionel Minard, est rattachée à la Fédération des Églises Évangéliques Baptistes de France – F.E.E.B.F. –, affiliée à la Fédération Protestante de France - F.P.F.).

46. Odilon Barrot (1791-1873) tenta en vain de proposer la régence de la duchesse d’Orléans. Certains de ses administrés baptistes ne furent sans doute pas les derniers à se réjouir de son échec, qui ouvrait la voie à la République, beaucoup plus «libérale» en matière religieuse.

à Rouval⁴⁷. Dans le cas baptiste, il ne s'agit pas de consolider mais de créer de nouvelles communautés de convertis. On comprend que cela ait créé du trouble, à une époque où prévalait l'adage «on ne change pas de religion». La pression sur les baptistes picards se manifesta dans l'Oise comme dans l'Aisne.

Tensions dans l'Oise...

Dans l'Oise, cette pression est comparable à ce que l'on observe en Bretagne. La surveillance accrue des baptistes y est attestée, sous le Second Empire, par d'importantes archives, disponibles aux Archives départementales de l'Oise. Dès 1852, plusieurs courriers mentionnent la menace potentielle que peuvent représenter les réunions baptistes, comme cette lettre du sous-préfet de Senlis au préfet de l'Oise qui transmet un rapport de gendarmerie sur les réunions baptistes de Verberie où les menaces pour la «paix publique» sont invoquées, la crainte étant formulée que «ces réunions dissimulent sous l'apparence religieuse un caractère et un but politique»⁴⁸. Le pasteur Jean-Baptiste Crétin était en l'occurrence soupçonné d'être un «rouge», mais il ne fut pas le seul à être l'objet d'accusations. Après une retentissante affaire d'exhumation d'un baptiste dans le cimetière paroissial par le curé de la commune, à Chelles, à l'automne 1853, une vive polémique émailla la vie du département de l'Oise en 1860. Elle tourna autour du travail d'évangélisation de Victor Lepoids à Mondescourt. Le pasteur baptiste chaunois, dans l'incapacité de réunir dans de bonnes conditions les membres de son Église à Chauny, le temple se trouvant durablement fermé sur décision administrative, pensait probablement trouver, dans l'Oise, un contexte moins répressif que dans l'Aisne. Il déchanta rapidement. Moins d'un an après qu'il ait commencé à prêcher épisodiquement à Mondescourt, le sous-préfet de Compiègne alerte son supérieur, à propos du «sieur Poix» (sic), qui évangélise inconsidérément et «débaptise»⁴⁹ les catholiques (sic). Deux reproches principaux sont adressés à l'encontre de Lepoids: d'une part, son prosélytisme actif, qui lui gagne un auditoire en progrès, d'autre part ses prédications... à l'occasion des enterrements. À ces griefs s'ajoute le fait qu'il n'est pas basé dans l'Oise mais dans l'Aisne: on le connaît très mal, au contraire des baptistes de l'Oise auxquels on a fini par s'habituer, si bien que l'on se méfie d'autant plus. La réponse du ministre (qui précise au préfet que le «Poix» en question s'appelle «Lepoids») consista à encourager le préfet à la fermeté:

47. Cf. J-M. Wiscart, *art. cit.*, p. 752.

48. Arch. dép. Oise, 1V 683. Dossier «Baptistes. Diverses communes du département. 1839-1899». Sous-dossier «Protestants. Baptistes. Arrondissement Compiègne et Senlis. 1852-54». *Lettre du sous préfet de Senlis au Préfet de l'Oise*, le 9 mars 1852 (4p), p. 2.

49. Arch. dép. Oise, 1V 683, dossier «Réunions provoquées dans la commune de Mondescourt par un Sieur Poix de Chauny». *Lettre du préfet de l'Oise au Ministre* (brouillon). 27 février 1860 (3 p.).

«Comme il s'agit dans l'espèce, Monsieur de Préfet, d'une secte non reconnue par l'État, j'ai dû renvoyer votre lettre à M. le Ministre de l'intérieur, en lui faisant savoir que dans mon sentiment, il convenait d'arrêter les nouvelles tentatives de propagande du Sr Lepoids»⁵⁰.

Il semble que des mesures aient effectivement été prises puisqu'à la suite de ces courriers, l'activité de Victor Lepoids dans l'Oise a diminué d'intensité. Cependant, deux ans plus tard, l'inhumation par Lepoids d'un protestant à Grandrû, en octobre 1862, crée à nouveau l'événement (et suscite une intense correspondance), la gendarmerie ayant tenté, par ce que le préfet présenta comme de «simples mesures de précaution»⁵¹, d'interrompre Lepoids dans sa prédication funèbre. Un état de tension latente persista dans le département au long du Second Empire autour du témoignage baptiste.

Fermeture des temples baptistes dans l'Aisne

Mais ces difficultés furent loin d'atteindre celles rencontrées par les baptistes de l'Aisne. Ces derniers, les plus nombreux à l'assemblée générale du baptême français de 1850, pouvaient s'appuyer sur deux robustes Églises locales : celle de Chauny animée par Victor Lepoids et dotée d'un temple depuis 1850, et celle de Servais-La Fère conduite par Irénée Foulon. Leur ancrage réussi constituait un défi. Les autorités locales semblent avoir décidé de procéder à la destruction de leurs noyaux d'implantation. Un abondant dossier d'archives émanant du ministère des Cultes et conservé aux Archives nationales permet de reconstituer avec précision les étapes principales de cette guerre d'usure. Fermés dès 1852 (sur la base du décret du 25 mars 1852 interdisant clubs ou réunions), les lieux de culte baptistes de Chauny et de Servais ne furent rouverts qu'en 1866, après des années de bataille procédurière qui épuisèrent les protagonistes et conduisirent Victor Lepoids, pasteur chaunois, au départ (remplacé par Aimé Cadot) et une partie de la communauté baptiste de La Fère à l'exil aux États-Unis (Illinois) en 1859. Il fallut attendre les dernières années de l'Empire, et les pressions décisives du maire de Chauny, M. Hébert, questeur au corps législatif, qui se porta garant des baptistes, pour que l'étau se desserre et que le culte baptiste puisse finalement être légalement rétabli, après des quatorze années de clandestinité et de surveillance policière.

Ces années sombres n'empêchèrent pas la communauté baptiste picarde (particulièrement dans l'Aisne) de connaître une surprenante hausse de ses effectifs, attestée par les rapports missionnaires baptistes publiés aux États-Unis. De 350 personnes vers 1850, les baptistes picards passent à environ 750 personnes en 1871, dont plus de 250 membres baptisés par immersion. Par ailleurs, ils reçoivent le soutien de nombreuses personnalités protestantes nationales : le comte

50. *Ibid.*, *Lettre du Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes au Préfet de l'Oise* du 24 mars 1860 (1 p.).

51. *Ibid.*, *Lettre du sous préfet de Compiègne au Préfet*, 30 octobre 1862 (5 p.).

Delaborde, Henri Lutteroth, Edmond de Pressensé ou Agénor de Gasparin⁵². Ce soutien se manifesta aussi à l'échelle plus régionale et locale : dès les procès de 1846-48, le consistoire réformé de Saint-Quentin avait par exemple plaidé la cause baptiste auprès du ministère de la Justice et des Cultes. Dans le courrier adressé, on pouvait lire :

« Les baptistes appartiennent à la grande famille protestante : leurs doctrines sont les nôtres : le point particulier du baptême n'est que secondaire. Je pense donc que l'activité des Sr Poids (Lepoids) et Foulon est une activité évangélique : je suis assuré que si elle a été une activité de trouble, ce n'est pas à leur doctrine qu'il faut l'imputer et je ne comprends pas, je l'avoue, que l'autorité judiciaire ait essayé de faire renoncer M. Poix (Lepoids) à son ministère. Ces MM sont dans le même cas que tous les dissidents : ils propagent leurs doctrines au même titre que les pasteurs des chapelles wesleyennes de Paris, par exemple ».⁵³

Soudés et soutenus dans l'épreuve, les baptistes sortirent donc globalement renforcés de l'épisode, et à certains égards, on perçoit, tout au long du Second Empire, les effets assourdis du petit réveil de la première moitié du XIX^e siècle.

Le dernier tiers du siècle fut beaucoup moins tendu, mais une certaine atmosphère conflictuelle continua à imprégner la vie quotidienne des communautés évangéliques de type baptiste, comme celle de beaucoup de protestants, dans le cadre de ce qu'Emile Poulat (et d'autres) ont appelé le « combat des deux France », qui oppose alors la France cléricale à la France républicaine. On note ainsi quelques soubresauts répressifs durant la guerre de 1870 (durant laquelle plusieurs exactions sont commises contre les baptistes de La Fère, soupçonnés d'être des espions prussiens), puis, durant la période dite de l'Ordre moral, les baptistes de l'Oise rencontrent des difficultés pour construire leur temple, tandis que l'évangélisation reste quelque peu entravée autour de Chauny⁵⁴. Ensuite, avec l'installation de la République, la liberté religieuse s'impose enfin pleinement, mais non sans peine.

52. Dès 1847, Agénor de Gasparin, pair de France, avait regretté les « graves atteintes portées aux droits de la minorité religieuse si solennellement garantie par la charte » à l'encontre de « paisibles travaux d'évangélisation accomplis par des ministres baptistes. Ce sont des hommes honorables, amis de l'ordre, environnés partout du respect des populations ». Extrait de la *lettre d'Agenor de Gasparin au Ministre de la Justice et des Cultes*, 10 février 1847 (3 p.). Arch. nat., F/19/10926.

53. Arch. nat., F/19/10926. *Lettre du président du consistoire de Saint Quentin au Ministre de la Justice et des Cultes*, 8 décembre 1846, 3 p.

54. Le pasteur chaunois Aimé Cadot est alors une nouvelle fois accusé par l'évêque de Soissons d'organiser des réunions avec les catholiques (Cf A.Cadot, *Notes et récits...*, op. cit., p.71). Il est incarcéré une journée, comme il y fait allusion plus tard dans une brochure de controverse : « Celui qui trace ces lignes a aussi été emprisonné pour sa foi, sur l'ordre d'un magistrat clérical, qui, n'ayant rien pu découvrir à la charge de son prisonnier, dut le laisser partir le lendemain. » A. Cadot, *Rome et l'Évangile*, 2^e édition revue, expurgée, augmentée, *Réplique à M. l'abbé Duterne, aumônier de Saint Charles, à Chauny, au sujet de la conférence de M. le pasteur Saillens, La religion laïque*, Chauny, Imp. Bugnicourt (s.d. sans doute 1893), p. 20.

Les «affaires» Dechy (Soissons) et Taquet (Laon)

Les baptistes de l'Aisne n'en continuent pas moins à défrayer la chronique. Une des affaires les plus fameuses qui les touche est l'histoire du caporal Taquet. Son refus de s'agenouiller devant le Saint Sacrement au terme d'une procession de la Fête-Dieu (19 juin 1881), marqua symboliquement une étape dans le combat pour la liberté de conscience et de culte. Suite à son refus, il fut incarcéré durant trois semaines. Il avait pourtant demandé à ne pas accompagner la procession, mais on lui en avait refusé le droit, conduisant à l'insoumission de Joseph Taquet, en service commandé. Ce caporal baptiste (du 45^e régiment de Laon) obtient le vigoureux soutien de ses coreligionnaires de Picardie. Par son attitude, il contribua à l'adoption d'une loi sur les processions permettant aux soldats de ne pas faire partie de l'escorte pour motif de conscience. La réponse du caporal baptiste à ses chefs: «Ma conscience ne me permet pas de m'agenouiller devant une idole», a fait le tour de toute la «France protestante» et laïque ! Cette affaire, qui succédait à un épisode assez similaire (qui eut pour théâtre la cathédrale de Soissons, sous le Second Empire, et pour «victime» le gendarme Dechy, un baptiste de Chauny, soumis à trente jours de prison), montre qu'à la fin du XIX^e siècle, le baptisme de Picardie demeure, avec le Nord, le principal foyer d'expression de ce type particulier de protestantisme en France. À Chauny, La Fère, Saint-Sauveur et dans les environs, les baptistes se montrent alors très présents sur la scène publique. Un symbole, un culte protestant est rétabli à Noyon, ville de Calvin, à l'instigation du pasteur de Chauny: le pasteur chaunois Aimé Cadot en obtient l'autorisation par un courrier du 23 juillet 1884⁵⁵.

Les pasteurs Jean-Baptiste Crétin (qui termine sa carrière pastorale à La Fère) et Aimé Cadot (1832-1915), pasteur à Chauny de 1863 jusqu'à la première guerre mondiale, se distinguent par leurs activités tous azimuts, notamment en matière éditoriale (ils ont publié, à eux deux, une cinquantaine d'ouvrages ou opuscules, dont l'essentiel est référencé à la Bibliothèque nationale). On les retrouve bien souvent aux côtés des maires (et des candidats) républicains: en dépit de divergences d'options, ils sont en effet unis en Picardie dans un même combat contre le cléricalisme. Le nouveau contexte républicain permet des initiatives d'évangélisation plus ouvertes, et outre les baptistes, les réformés relancent alors des initiatives, tandis qu'une mission interconfessionnelle, la Mission Populaire ou Mission Mc All, effectue un travail social significatif à Amiens au tournant du siècle, avec Eugène Lockaert⁵⁶. Avec 1905, et la loi de séparation des Églises et de l'État, les baptistes picards, plus que leurs collègues protestants anciennement concordataires, ont eu l'occasion de se réjouir. Ils estimaient, à l'image de leurs coreligionnaires de France, que cette étape décisive

55. Arch. nat., F/19/10926. Décret du président de la République Française Jules Grévy, sur le rapport du ministère de l'Intérieur, et après avis du conseil d'État, adressé au pasteur baptiste Aimé Cadot, 23 juillet 1884, pour l'autorisation d'exercice public du culte baptiste à Noyon.

56. J.-M. Wiscart, *art. cit.*, p. 766.

dans la laïcisation de la société française («second seuil» de laïcisation, pour reprendre la terminologie popularisée par Jean Baubérot), marquerait l'aube d'un nouveau réveil, plus puissant encore que le mouvement de conversions qui avait étoffé leurs rangs au milieu du XIX^e siècle. Erreur ! En réalité, le cours de l'implantation évangélique en Picardie n'a pas connu de révolution dans la première moitié du XX^e siècle.

Une lente diversification jusqu'aux lendemains de la Libération

Entre la fin du XIX^e siècle et 1950, les baptistes, longtemps les seuls évangéliques *stricto sensu* en Picardie, marquent un peu le pas dans leur stratégie d'implantation. Les temps du «réveil» semblent bien révolus, et les baptistes picards, comme les protestants français dans leur ensemble, sont confrontés durant cette période à un essoufflement. Il est lié aux effets conjoints de deux guerres mondiales et de l'exode rural, qui commence lentement pour s'accélérer à partir de la fin des années 1930. Mais plus profondément, on peut estimer que la victoire de la République, avec la progression de la laïcité, d'un espace commun où ce n'est plus une religion qui dicte les normes, a contribué aussi à ce phénomène. Dès 1880, François Lemaire, à Saint-Sauveur (Oise), constatait une forme de routinisation, un manque d'enthousiasme :

«Les membres d'Église et leurs enfants viennent assidûment aux réunions, mais le travail ne se développe pas; au moins, selon toutes les apparences. Nous ne voyons pas beaucoup de catholiques venir au temple. Je suis parfois découragé, et il me semble parfois qu'un autre pasteur devrait venir et essayer de faire quelque chose; mais peut-être qu'il n'y a pas de raison de se dire cela. Les choses sont étranges: nous avons d'excellentes réunions de prière, et quand j'écoute les prières je me dis que nous devrions avoir un réveil; mais c'est toujours la même chose. L'Église est généreuse et fidèle au culte: nos jeunes ne sont pas mondains, mais ils ne sont pas convertis»⁵⁷.

En dépit de ces questions, qui travaillaient aussi ses autres collègues pasteurs de Picardie, François Lemaire persévéra à son poste presque jusqu'à sa mort, qui intervint le 24 février 1896 en Thiérache (à Esquéhéries, Aisne), auprès de ses enfants. En 1900, l'Église de Saint-Sauveur comptait 75 membres, et soutenait alors l'œuvre d'évangélisation menée à Compiègne par l'évangéliste Meyer, qui baptise cette année-là sept personnes⁵⁸. Cinquante ans plus tard, les effectifs de cette Église baptiste n'ont guère changé, tandis que ceux de Chauny

57. Traduit de l'anglais. François Lemaire, *66th Annual Report de l'American Baptist Missionary Union*, Boston, 1880, p. 70.

58. Cf *Annual Report de l'American Baptist Missionary Union*, 87^e édition, Boston, 1901, p. 208.



*Inauguration du nouveau temple baptiste de Chauny en mai 1927
(coll. part.).*

et de La Fère ont eu tendance à baisser légèrement, et aucune autre Église baptiste n'a dans l'intervalle été créée en Picardie. L'Amiénois, à cette date, reste encore vierge d'Église évangélique de cette confession. Pour les pasteurs baptistes de la première moitié du XX^e siècle, le pain blanc du réveil, savouré par leurs prédécesseurs de la première moitié du XIX^e siècle, laisse place au pain gris ou noir de la routine et des misères de la guerre : à La Fère comme à Chauny, les temples furent partiellement détruits en 1917, nécessitant de longues années de reconstruction.

Indifférence

Malgré de multiples initiatives d'évangélisation, notamment au travers des fameux camps de Chauny, avant la seconde guerre mondiale, qui mobilisent les Jeunes Témoins du Christ, structure d'encadrement des jeunes de la Fédération Baptiste, l'indifférence des populations paraît assez massive. Cette indifférence et cette réserve rurale sont présentées à plusieurs reprises par Jean Coviaux, nou-

veau pasteur de l'Église baptiste de Chauny (Aisne) dans les années 1930, qui semble avoir particulièrement réfléchi à la question. Pour le «non-conformiste» qu'il revendique être, il ne peut que déplorer, au village, le «règne absolu du conformisme», alors qu'il revient d'une tournée d'évangélisation à bicyclette dans les villages d'Amigny-Rouy, Abbécourt, près de Chauny:

«Expérience toute différente évidemment de celles qu'on peut faire en ville et dans les agglomérations ouvrières. Le paysan a des soucis et des aspirations différents de l'ouvrier. C'est ici surtout qu'il faut compter avec la sempiternelle objection: "On ne change pas de religion". L'ouvrier des villes parle ainsi par respect de la tradition et pour se débarrasser d'un colporteur importun, mais le paysan a infiniment plus de raisons pour ne pas changer de religion. En effet, la vie au village a des exigences et impose des contraintes sociales inconnues du citadin. Le villageois est non seulement prisonnier de la tradition mais aussi du "qu'en-dirait-on". Au village c'est le règne absolu du conformisme. Aussi les victoires de l'Évangile dans un village sont-elles d'autant plus belles et plus encourageantes.»⁵⁹

En lisant ces observations, on peut s'interroger: cette pression conformiste n'était-elle pas également présente au XIX^e siècle? Pourquoi, au XIX^e siècle, plus d'une centaine de conversions à Chauny et alentours, et pourquoi si peu dans l'entre-deux-guerres? Sans doute faut-il invoquer un faisceau de facteurs, parmi lesquels la routinisation, les conséquences de la Grande Guerre, l'exode rural qui dévitalise les villages et accentue les réflexes protecteurs et conservateurs. Le bilan reste, peu engageant pour ces protestants en quête de conversions: on est loin des centaines d'adhésions qui s'égrainent entre les années 1830 et 1870. Désormais, les "victoires" des conversions sont au compte-goutte.

Arrivée du pentecôtisme en Picardie dans les années 1930

Cependant, même si le principal courant évangélique de Picardie, le baptisme, connaît des temps difficiles durant le premier XX^e siècle, il faut noter qu'il est alors rejoint par d'autres courants de ce type, et c'est une nouveauté assez significative pour être signalée. Après avoir été longtemps les seuls protestants à militer pour des Églises de professants, les baptistes cohabitent désormais peu à peu avec d'autres groupes évangéliques, d'étiquette différente, mais qui partagent

59. Jean Coviaux, *Le Témoin de la Vérité*, n° 11, déc. 1936, p. 184. À la fin du XIX^e siècle, Aimé Cadot, au même poste, faisait des remarques analogues: «Nous avons beaucoup plus de difficultés à attirer des auditeurs et à les retenir qu'on n'en a dans les grandes villes, où les gens ne se fréquentent guère, et où l'on est fort moins en butte aux attaques, aux railleries et aux persécutions que dans les campagnes où tout le monde vous connaît et contrôle les faits et gestes de chacun.» Aimé Cadot, «Chronique des Églises baptistes», *L'Écho de la Vérité*, n° 1, janv. 1895, p. 2.

peu ou prou les mêmes convictions de base. Le principal d'entre eux est le pentecôtisme. Cette variante nouvelle du protestantisme, née au début du XX^e siècle, s'avère assez proche du baptême, mais diffère par un accent plus vif sur le rôle du Saint-Esprit. Pour les pentecôtistes, qui se réclament de l'événement de la Pentecôte, d'où leur nom, le Saint-Esprit descend sur le converti suite à un baptême de l'Esprit, distinct du baptême d'eau, et qui se traduit notamment, et en particulier, par l'aptitude à parler en langue, la «glossolalie», mais aussi la prophétie et la guérison. À l'image des baptistes, les pentecôtistes évangélisent activement, sans exclusive, et leur message a trouvé, en Picardie, un terrain rude mais ouvert. Au contraire des irvingiens, petits groupes prophétiques sans grand lendemain qui touchèrent les confins septentrionaux de la Picardie vers 1840-50⁶⁰, les pentecôtistes y réussissent peu à peu une véritable implantation, à partir de la Normandie, Dieppe en particulier.

Sous l'impulsion de l'évangéliste anglais Douglas Scott, la prédication pentecôtiste crée à partir de 1930 des dizaines de communautés en Normandie, à Paris et dans le Nord, et la Picardie, quoiqu'en retrait, est atteinte, semble-t-il, à partir du milieu des années 1930. Ce sont les évangélistes Pierre, André et Marc Nicolle qui sont à l'origine de cette nouvelle implantation protestante évangélique en Picardie. C'est d'ailleurs en tant que pasteur baptiste à La Fère (Aisne) que Pierre Nicolle est devenu pentecôtiste, puis s'est mis au service de ce nouveau mouvement. À partir de Dieppe, où une communauté se développe lentement depuis 1933, ils ouvrent peu à peu des annexes au Tréport, à Gamaches, Abbeville, Amiens, Saint-Valéry, Neufchâtel, Berck, et jusqu'à Boulogne-sur-Mer. Comme on le constate, le centre de gravité du protestantisme évangélique picard se déplace vers l'Ouest. Après avoir longtemps été marqué par la seule présence baptiste, dans la vallée de l'Oise, la Somme est désormais touchée. Les pentecôtistes insistent alors beaucoup sur la guérison, qui constitue parfois le principal moyen d'évangélisation. À Amiens, un soir, un homme aveugle se serait levé pendant une prédication pentecôtiste, en criant, «Je vois, je vois!»⁶¹ C'est à partir de tels récits que la renommée pentecôtiste s'est développée dans la région, tout en suscitant naturellement des controverses, car beaucoup de Picards affichent réserves et méfiance devant ce qui leur paraît être une prédication trop tapageuse et un peu charlatanesque. À l'entrée des années 1950, on peut estimer qu'il existe autant de pentecôtistes que de baptistes en Picardie, soit six ou sept centaines de protestants évangéliques en tout. Cela reste extrêmement peu au regard de la population totale, même en comparaison avec le Nord, la région parisienne ou la Normandie, mais la tendance est moins au repli qu'à l'expansion.

60. Il existe un cimetière irvingien de 17 tombes sur le terrain d'une ferme de Landouzy-la-ville, toujours visitable (sur demande) en 2003.

61. George R. Stotts, *Le pentecôtisme au pays de Voltaire*, Grézieu-la-Varenne, Association Viens et Vois, 1981, p. 74.



*Le temple-musée de Lemé
(cliché S. Fath).*

Bases fragiles mais durables

Pour conclure sur la situation au milieu du XX^e siècle, on peut considérer que l'implantation protestante évangélique, en Picardie, s'est opérée sur des bases fragiles et éclatées, mais durables. La fragilité est flagrante : dans une région très catholique, où la présence protestante prérévolutionnaire était particulièrement faible, les protestants de type évangélique n'ont pas bouleversé la carte confessionnelle, loin s'en faut. Mais les racines apparaissent durables dans les trois départements picards : Aisne et Oise pour les baptistes, Somme pour les pentecôtistes, sans oublier que la sensibilité qu'ils représentent a marqué également l'identité d'une partie significative du protestantisme réformé de la région, en particulier en Thiérache et dans le secteur de Templeux-le-Guérard. À partir de ces très fragiles établissements, les protestants évangéliques picards étaient sans doute loin de se douter, à l'aube des «trente glorieuses», que leur réseau d'Églises allait très nettement se renforcer jusqu'à l'entrée du XXI^e siècle. C'est pourtant ce qui s'est produit, signe que les bases posées étaient socialement viables et robustes.

Conclusion : Les évangéliques, vitrine et moteur du protestantisme picard du XXI^e siècle

Après 1945, le protestantisme évangélique picard va connaître une progression considérable, qui s'inscrit dans le contexte du renouveau missionnaire qui touche alors le protestantisme évangélique au plan mondial. De son côté, le protestantisme réformé de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme marque très nettement le pas, peinant à rassembler ses quelques pratiquants le dimanche, bien qu'il valorise avec compétence et fidélité son héritage (musée Calvin à Noyon, mais aussi musée du protestantisme en Thiérache à Lemé⁶²). Côté évangélique en revanche, l'heure est à la croissance des communautés. Plusieurs nouvelles dénominations évangéliques s'installent peu à peu en Picardie depuis les années 1950, en particulier des Églises de frères (Beauvais), des charismatiques, des églises évangéliques indépendantes de type AEEI (Beauvais), mais aussi la Mission Evangélique Tzigane, qui s'implante notamment dans la vallée de l'Oise et à Abbeville, France Pour Christ (FPC) qui s'implante à Gauchy, dans les faubourgs de Saint-Quentin (Aisne), Église évangélique africaine de la CEAF à Villers-Saint-Paul, d'autres encore. Les implantations sont peu spectaculaires, atteignant à chaque fois quelques dizaines de personnes tout au plus, mais elles parviennent néanmoins à s'inscrire dans le paysage local.

62. Ouvert au public depuis son inauguration le 17 juin 2006, ce «Temple Musée» a été porté par l'Association pour la Sauvegarde du Temple de Lemé (ASTL), fondée en 1988 et portée par Franck Storne.

4 000 protestants évangéliques pratiquants en Picardie, 40 lieux de culte actifs

Dans le même temps, les assemblées pentecôtistes connaissent un développement lent et régulier, l'implantation de leurs Églises pénétrant à l'intérieur des terres (Saint-Quentin, Sissonne...). Enfin, les Églises baptistes, durant cette période, passent de trois (Chauny, La Fère et Saint-Sauveur) à douze lieux de culte (Bohain, Chauny, Hirson, La Fère, Saint-Quentin, Soissons, Laon, Compiègne, Villers-Saint-Paul, Amiens⁶³, Liancourt, La Chapelle-en-Serval)... Dans l'annuaire 2005 de la Fédération Évangélique de France (FEF), on compte au total 38 lieux de culte évangéliques en Picardie : 17 pour l'Aisne, 11 pour l'Oise, 10 pour la Somme⁶⁴. La grande majorité des assemblées évangéliques sont comptabilisées dans cet annuaire, mais pas la totalité : la petite Église baptiste indépendante de Laon, par exemple, n'y émerge pas⁶⁵. Si bien qu'on peut évaluer l'ancrage évangélique en Picardie à un peu plus de quarante lieux de culte actifs, soit un cercle d'environ 4 000 fidèles pratiquants (en comptant les enfants), et un périmètre d'influence dépassant les 10 000 personnes. Une goutte d'eau dans la population picarde ? Oui, mais une goutte d'eau qui s'étoffe, et que l'on remarque.

Aujourd'hui, ces évangéliques représentent au moins 90 % du protestantisme picard *pratiquant*. Après avoir été réduits, au XIX^e siècle, au rôle de supplétifs, ils constituent maintenant les gros bataillons du protestantisme régional, et ils s'affichent sans complexe, à la fois dans leur témoignage, mais aussi leur action sociale. Cette dernière, jusque-là discrète, prend une réelle ampleur, et attire l'attention bienveillante des acteurs politiques et sociaux, notamment au travers de l'ABEJ-Picardie⁶⁶, qui ouvre plusieurs centres d'accueil pour personnes en difficulté et crée une maison d'enfants à La Clairière, près de Pierrefonds (inauguré en 1957). Plusieurs Églises locales, comme l'église pentecôtiste de Laon, développent par ailleurs une activité diaconale et caritative, élargissant l'assise de protestants évangéliques plus que jamais soucieux d'afficher une visibilité au cœur de la société, comme l'illustre le grand rassemblement inter-protestant de l'Aisne au boulodrome de Laon, le 15 juin 2008, organisé par le pasteur pentecôtiste Philippe Calabria⁶⁷.

63. C'est en 1962 qu'une Église baptiste ouvre dans la capitale de la Picardie, au 2, rue Roland Douay.

64. *Annuaire évangélique* de la FEF, 2005, Maubeuge, ed. Barnabas, 2005.

66. Il s'agit de l'Église biblique baptiste de Laon, 315 rue Moïse Bodhuin, 02000 Laon (pasteur Baughman).

66. Association Baptiste pour l'Entraide et la Jeunesse (ABEJ). Réseau d'œuvres sociales d'inspiration baptiste fondé en 1945 dans le cadre de la Fédération d'Églises évangéliques baptistes de France (FEEBF).

67. Cf. la double page du quotidien *L'Union* du 15 juin 2008, «L'Aisne, terre protestante d'un jour».

L'histoire de ce développement après la seconde guerre mondiale reste à faire, et elle en vaudrait la peine, car tout en posant de multiples questions, y compris sur les liens qui unissent les nouvelles communautés évangéliques avec le reste du protestantisme, elle témoigne d'une vitalité religieuse persistante en Picardie malgré le déclin des formes traditionnelles. Comme le souligne Jean-Marie Wiscart, le «protestantisme picard ultra-minoritaire a failli périr plusieurs fois», mais s'il a été régénéré, par le passé, c'est non seulement «par l'arrivée de manufacturiers ou de négociants protestants venus de l'extérieur»⁶⁸, mais aussi, et peut-être surtout (en tous cas pour l'époque contemporaine) par des assemblées néo-protestantes où la conversion chrétienne et la vie communautaire sont au cœur de l'expérience religieuse. Au pays natal de Calvin, si le témoignage protestant conserve une certaine visibilité dans la Picardie sécularisée du XXI^e siècle, c'est en large partie à ces «évangéliques» méconnus qu'il le doit.

Sébastien FATH

68. J.-M. Wiscart, «400 ans de l'Édit de Nantes à Amiens», *4^e centenaire de l'Édit de Nantes, 1598-1998*, Amiens, Textes et documents, 1998, p. 43.

